

# UNE GÉNÉALOGIE COLONIALE DE LA SEXUALITÉ ET DE LA RACE

PAR ORAZIO IRRERA\* ET MATTHIEU RENAULT\*\*

## À PROPOS DE

Ann Laura Stoler,  
*La Chair de l'empire. Savoirs intimes et pouvoirs coloniaux*,  
trad. de S. Roux, Paris,  
La Découverte, 2013, 299 p., 26 €

et Ann Laura Stoler et Frederick  
Cooper, *Repenser le colonialisme*,  
trad. de C. Jeanmougin, Paris,  
Payot, 2013, 176 p., 17,50 €.

Loin de relever de l'évidence, la différence entre colon et colonisé était pour le pouvoir colonial l'objet d'une inquiétude constante, et se devait par conséquent d'être construite et imposée par la mise en œuvre de politiques de l'intime, par la réglementation des sentiments et des rapports entre les corps. Refusant la séparation stérilisante entre « macro » et « micro » histoire, affirmant également qu'il s'agit de penser l'articulation complexe de la race et de la classe, c'est à l'examen passionné de cette politique incarnée que nous convie Ann Laura Stoler. S'appuyant sur une lecture critique des catégories élaborées par Foucault, son approche renouvelle profondément l'analyse du fait colonial. La traduction récente de deux de ses ouvrages majeurs en français est un événement qui doit être salué.

Dans le champ des études coloniales et postcoloniales, il y a souvent un considérable décalage temporel entre la publication originale d'un ouvrage et sa traduction française... lorsqu'elle existe. Les deux ouvrages d'Ann Laura Stoler parus cette année ne font pas exception puisque le premier, *La Chair de l'empire*, précédé d'une excellente préface d'Éric Fassin, a été publié sous le titre *Carnal Knowledge and Imperial Power* en 2002, tandis que le second, *Repenser le colonialisme*, écrit en collaboration avec Frederick Cooper et suivi d'une importante bibliographie concernant les études coloniales, était le chapitre introductif de *Tensions of Empires*, ouvrage collectif paru en 1997 qui réunissait des articles eux-mêmes initialement publiés entre 1975 et 1994<sup>1</sup>.

Au moment où ces textes nous parviennent en France, ils sont déjà chargés, dans le monde anglophone, de toute une histoire de réception, de débats et d'influences. Qui plus est, Stoler a depuis écrit plusieurs livres majeurs<sup>2</sup> dans lesquels, conformément à ce qu'elle aime à appeler sa « manière de travailler », elle a repris et approfondi des idées et des hypothèses jusqu'alors seulement esquissées, s'est continuellement efforcée de refaçonner ses outils théoriques, de faire travailler les concepts et de comprendre comme ils (nous) travaillent<sup>3</sup>, de re-problématiser ce que d'autres auraient sans doute préféré considérer comme des acquis. Mais en disant cela, il ne s'agit en rien de relativiser l'événement que constitue cette double publication en France où – mais est-il encore nécessaire de le rappeler ? – les problématiques

(post)coloniales peinent à s'imposer et où ces écrits « précoces » de Stoler sont par conséquent de la plus grande actualité.

## Construction de la différence

Il y a dans les travaux de Stoler une exigence méthodologique : il faut penser ensemble la colonie et la métropole ; il faut les étudier, dit-elle avec Cooper, « dans le cadre d'un seul et même champ analytique » (RC, p. 13). Cela signifie aussi penser conjointement le colonisateur et le colonisé, en prenant garde à ne pas réduire leurs rapports à une opposition binaire. Ce « principe » conduit Stoler à se montrer parfois très critique envers les études (post)coloniales : lorsque celles-ci reconduisent plutôt qu'elles n'analysent « la tendance des politiques coloniales à opérer une nette distinction entre colonisateurs et colonisés » (RC, p. 13) ; lorsque, par trop tributaires « du modèle européen du XIX<sup>e</sup> siècle et de son parangon, l'Inde britannique », elles préfèrent « les différences marquées entre colonisateur et colonisé à l'espace plus désordonné sur lequel s'exerçait l'autorité impériale » (CE, p. 287).

Ce qu'il faut bien plutôt élucider, ce sont les mécanismes, complexes et parfois contradictoires, de construction d'une véritable « grammaire de la différence », qui est avant tout une grammaire raciale. Stoler ne s'intéresse pas tant à ce que recouvrent les catégories raciales qu'à leurs modes de production, à la fabrication de la race : la catégorisation est « un acte politique puissant » qui crée les différences et

\* Orazio Irrera est docteur en philosophie et chercheur associé à l'université Paris-I.

\*\* Matthieu Renault est docteur en philosophie et chercheur postdoctoral à l'université Paris-13.

appartenances plutôt qu'elle ne se contente de les enregistrer. Or, comprendre ces actes de catégorisation exige de prêter attention aux *frontières* qui séparent les races, les cultures, les nations (CE, p. 120); des frontières qui ne sont pas seulement des «*frontières extérieures*», mais également, dit Stoler (s'inspirant d'Étienne Balibar, ainsi que des réflexions de Foucault sur «*l'ennemi intérieur*»), des «*frontières intérieures*» (CE, p. 115): la race divise les «communautés» en leur sein tout autant qu'elle les divise entre elles.

Si l'on s'en tient au point de vue des Européens, des Blancs, il ne faut donc pas seulement s'interroger sur «*la manière dont [ils] percevaient l'Autre indigène*», mais aussi se demander «*comment [ils] se représentaient eux-mêmes*» (CE, p. 69). La question suivante n'a cessé de hanter la scène coloniale: «*que signifie être européen?*», autrement dit «*qu'est-ce qu'être blanc?*» – en quoi les recherches de Stoler ne sont pas sans présenter de réelles affinités avec les *whiteness studies*, bien qu'elle ne s'en réclame pas. À cette question, il n'y a jamais eu une seule réponse. L'idée selon laquelle les Européens formaient une «*seule et même entité biologique séparée et aisément identifiable*» (CE, p. 71) est en effet loin d'être aussi évidente que ne le soutiennent aujourd'hui nombre de spécialistes des études coloniales, comme suffit à le prouver le problème de ceux qu'on appelait dans les Indes néerlandaises les «*Européens artificiellement fabriqués*» (CE, p. 139). Le souci, et la profonde inquiétude, de la préservation de la «race blanche» s'exprimaient en réalité à travers une profusion de discours et de pratiques, plus ou moins convergents, de restriction et de prescription des unions, de régulation des rapports sexuels et affectifs, d'inclusion et d'exclusion des enfants métis<sup>4</sup>, etc.

### Une politique de l'intime

Qu'est-ce à dire sinon que le pouvoir colonial, loin de se limiter à la seule «sphère publique», s'exerçait au cœur même des relations intimes et en particulier sexuelles? On ne le comprendra qu'à condition de ne pas réduire la sexualité à une *métaphore* de rapports coloniaux de pouvoir qui se joueraient d'abord ailleurs. Si, dans *L'Orientalisme*, Edward Said a révélé la prégnance des «*symboles sexuels*» de la domination coloniale, il reste que la sexualité était, dans les colonies, bien plus qu'un symbole; c'était «*la substance même de la politique impériale*» (CE, p. 73), «*le fondement même des conditions matérielles sur lesquelles se sont érigés les projets coloniaux*» (CE, p. 31). Le pouvoir colonial investit d'emblée les corps, les traverse, s'incarne en eux et entre eux. Il y a ce que Foucault aurait pu appeler une «*microphysique de l'ordre colonial*» (CE, p. 22). Si l'on ne débattrait pas de la question de savoir dans quelle mesure le

*genre* – non seulement en tant qu'objet mais aussi en tant que catégorie analytique – imprègne les travaux de Stoler, ce qui est indubitable, c'est que ceux-ci sont autant de démonstrations de la thèse féministe selon laquelle «*le personnel est politique*» (CE, p. 257).

L'auteure donne à voir ce qu'il faut bien appeler des processus de colonisation de l'affectivité – sans que cela implique, comme elle le précise à plusieurs reprises, qu'il y ait eu un «*État impérial panoptique*», tout-puissant, animé d'un immuable et inflexible projet de «*colonisation des corps et des esprits*» (CE, p. 26). La politique coloniale est également une «*politique des sentiments*», lesquels ont eux aussi une histoire. Ces sentiments, il s'agissait de les contrôler, de les prohiber ou de les encourager, mais aussi et avant tout de les faire naître et de les former, d'où le rôle capital dévolu à l'éducation.

### Être blanc, être bourgeois

Prenant notamment appui sur les passionnants travaux d'Uday Singh Mehta concernant les relations entre impérialisme et libéralisme<sup>5</sup>, Stoler montre que cette «*éducation sentimentale*», cette «*éducation raciale du désir*», était inséparablement un processus d'acquisition d'une identité et d'une civilité bourgeoise: l'ordre colonial était par définition un ordre bourgeois.

C'est pourquoi la marginalisation, pour ne pas dire l'effacement, dont la «classe» (et l'économie politique) a fait l'objet dans les études coloniales doit être contestée: «*on ne peut [...] pas comprendre la construction de la "blancheur" sans explorer sa dimension de classe*» (RC, p. 75). Cela n'implique pourtant absolument pas d'affirmer la primauté d'une catégorie sur l'autre. En effet, dans les métropoles comme dans les colonies, la «*conscience de classe*» était elle-même imprégnée par la «*rhétorique d'une nomenclature "raciale"*» (RC, p. 77): «*La pensée raciale ne suit pas l'ordre bourgeois, elle le constitue*» (CE, p. 198). L'on ne s'étonnera donc guère que Stoler porte une attention scrupuleuse au problème des «Blancs pauvres», des «petits Blancs», qui constituaient une constante source d'inquiétude – et un objet des «*politiques sociales réformistes*» – dans la mesure où leur simple existence (leurs modes de vie, leurs relations, leurs goûts, etc.) incarnaient la menace d'une transgression des frontières raciales, si bien que se posait la question de savoir si, oui ou non, ils étaient (ou restaient) de «*vrais Européens*».

### Mettre à l'épreuve

#### la «boîte à outils» foucauldienne

Toutes ces problématiques, ou presque, se réfractent dans un prisme foucauldien, ainsi qu'en témoigne le cinquième chapitre de *La Chair de l'empire*, «Une lecture coloniale de Foucault», qui prolonge les



analyses développées dès 1995 par Stoler dans *Race and the Education of Desire*<sup>6</sup>. Stoler fut sans doute la première à mettre en parallèle le cours de Foucault de 1976 au Collège de France, « Il faut défendre la société » (à l'époque encore inédit), avec le premier volume de *l'Histoire de la sexualité (La Volonté de savoir)* afin de montrer l'enchevêtrement, chez le philosophe, des questions de la sexualité bourgeoise (en Europe) et de la naissance du racisme d'État. Stoler adoptait ainsi déjà une perspective décentrée par rapport à la formation des sujets bourgeois européens, au sens où son entreprise exigeait l'écriture d'une histoire « déplacée » prenant en considération « les étymologies coloniales de la race » et la politique impériale. Lire de manière comparative ou « contrapuntique » – comme aurait pu le dire Edward Said – les discours sur la sexualité que Foucault avait exhumés pour l'Europe des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles signifiait donc les faire se refléter au miroir des situations coloniales où avaient germées les perceptions impériales des Autres racialisés, qui avaient rendu possible l'affirmation d'un soi bourgeois.

La démarche de Stoler est d'autant plus intéressante qu'elle ne s'arrête pas, comme d'autres ont pu le faire, au constat que Foucault a limité ses analyses aux archives françaises et européennes, sans se soucier de savoir comment la sexualité et la race étaient

impliqués dans les formes de gouvernementalité coloniale et sans s'apercevoir que la sexualité dans les métropoles ne pouvait être isolée des rapports raciaux dans les colonies. Au contraire, Stoler fait de cette absence le point de départ d'un questionnement critique : il s'agit de tester la « boîte à outils » foucauldienne en l'appliquant au problème de l'articulation de la race et de la sexualité au sein de « formations impériales » traversées de tensions – entre colonies et métropoles, colonisés et colonisateurs –, afin de produire d'autres chronologies et d'autres généalogies, qui ne soient pas eurocentrées. D'après Stoler, cette approche permet de remettre en discussion certaines des hypothèses qui sont au fondement des réflexions de Foucault : « En repensant l'histoire de la sexualité à travers l'histoire de l'empire, on s'aperçoit que le racisme moderne est moins "ancré" dans les technologies du sexe européennes que ne le pensait Michel Foucault » (CE, p. 198).

#### **Le racisme, ou la fabrication (précaire) des Européens**

C'est pourquoi Stoler refuse l'idée selon laquelle le racisme dériverait simplement de l'ordre bourgeois et affirme que ceux-ci « naissent d'une dynamique partagée. La pensée raciale ne suit pas l'ordre bourgeois, elle le constitue » (CE, p. 199) : le racisme

n'a pas tant pour fonction de gérer un Autre lointain que d'inscrire la fabrique bourgeoise des populations et individus européens dans le cadre plus large d'une formation impériale. Loin de ne retenir que la dimension institutionnelle propre aux « États taxinomiques » et à leurs formes de gouvernementalité coloniale, Stoler montre que la productivité coloniale des discours sur la sexualité et la race est constitutive de « savoirs charnels » qui se déploient dans les « microsites » coloniaux de l'intimité et de l'affectivité pour classer, jusque dans les plis les plus cachés de l'espace domestique, les sentiments dangereux d'un point de vue racial.

Il s'agit ainsi de décourager tout attachement affectif menaçant la culture de la blancheur et l'éducation du désir d'être (et de rester) « blanc » en tâchant de régenter les contacts charnels avec les indigènes. En structurant ce paysage affectif et corporel, les politiques coloniales cherchent à produire des effets d'ensemble sur les populations qu'elles s'attachent à segmenter racialement. Mais lorsque la « volonté de savoir » – qui se manifeste, comme l'avait montré Foucault, dans l'objectivation produite par les sciences humaines – se déplace sur le terrain complexe des colonies, elle se transforme en ce que Stoler nomme une « angoisse épistémique » envers tout ce qui échappe aux calculs de la gouvernementalité coloniale et trouble sa rationalité politique et racialisante... d'où notamment l'attention portée par l'auteure aux modalités de traitement de la question du métissage par les autorités coloniales. À travers cette réinscription des questions raciales dans le cadre colonial, Stoler démontre qu'il serait trompeur – cela vaut pour aujourd'hui comme pour hier – d'interpréter le racisme « comme un développement pathologique et exceptionnel d'une autorité étatique en crise » (CE, p. 215). À l'instar de Foucault, et comme le fait très justement remarquer Éric Fassin dans sa préface, elle conçoit le racisme comme « la

condition d'acceptabilité de la mise à mort dans une société de normalisation<sup>7</sup> » : le racisme traduit, c'est-à-dire reproduit et transforme, une relation de type guerrier (« si tu veux vivre, il faut que l'autre meure ») en une modalité de gouvernement entièrement compatible avec l'exercice du biopouvoir.

Cette perspective conduit Stoler à situer le racisme dans une histoire du présent – soulignons qu'à la fin des années 1990, Stoler a par ailleurs mené des enquêtes sur le Front national dans le Sud de la France – et à affirmer qu'en tant que savoir disqualifié le racisme ne s'appuie pas sur une prétention à la validité scientifique, mais est « saturé d'un sentimentalisme qui renforce son attractivité » (CE, p. 216) ; un sentimentalisme qui affecte les conduites et les imaginaires se forgeant au sein des espaces domestiques à travers des régimes raciaux d'éducation. La nature polyvalente des discours raciaux, leur indétermination et leur plasticité, autorisent alors toutes sortes de « reprises », d'« inscriptions », de « recombinaisons » suivant des « généalogies politiques non linéaires » qu'il serait fondamental de retracer afin de problématiser notre actualité. Il s'agirait alors de repérer les opérations, toujours conjoncturelles et stratégiques, de récupération partielle et d'assemblage de grammaires raciales ainsi réinscrites et transplantées dans une grande variété de projets politiques que l'on ne saurait livrer à la critique sans en restituer la complexité et l'épaisseur historique.

### Politiques de la comparaison

Si les travaux de Stoler sont si précieux, c'est enfin parce qu'ils permettent de dépasser l'alternative, pour le moins tenace au sein des études coloniales, entre ce que l'on peut appeler schématiquement une « approche globale » du fait colonial et une « approche locale » des situations coloniales. Stoler, elle, préfère la comparaison. Il n'y aurait là rien d'extrêmement original si la comparaison n'était

#### EXTRAIT / UNE POLITIQUE DE L'INTIME

Dans les Inde coloniales, interdire aux enfants de Néerlandais de jouer avec ceux des domestiques – les autorités arguant qu'ils risqueraient alors très rapidement de « parler et penser en Javanais » – ou demander aux nurses locales de porter les enfants loin du corps pour qu'ils ne sentent pas « l'odeur de leur sueur » renvoyait à des enjeux plus complexes que la seule différence culturelle. Ces demandes faisaient partie d'un ensemble plus large de principes définis pour apprendre aux enfants européens dans les colonies les repères et les liens sociaux adéquats – évitant ainsi qu'ils ne se

« métamorphosent » en Javanais. Elles participaient de l'investissement de l'État colonial dans le savoir sur la chair, les sens et la sensibilité, et de son engagement constant dans ce que j'ai appelé « l'éducation du désir ».

Si je prolonge ces articulations entre les dynamiques macros du gouvernement colonial et les sites intimes de son implantation, ce n'est pas parce que ces derniers illustreraient un champ plus large, ou fourniraient, à une échelle plus réduite, de touchants exemples ou d'utiles métaphores du pouvoir colonial. C'est bien davantage parce que l'intime

occupe une place importante dans les perceptions et les politiques des dirigeants. Ces espaces nous permettent d'identifier ce que Foucault aurait pu appeler une microphysique de l'ordre colonial et donnent à voir ce que j'appellerai la logique affective de la politique coloniale.

Ann Laura Stoler, *La Chair de l'empire. Savoirs intimes et pouvoirs coloniaux*, trad. de S. Roux, Paris, La Découverte, 2013, p. 22.

qu'un instrument méthodologique servant à mesurer des ressemblances et des différences entre des contextes, des histoires et des lieux, en eux-mêmes « indifférents » les uns aux autres. Mais la comparaison est pour Stoler bien plus que cela ; elle habite les politiques coloniales elles-mêmes : « *d'abord outil d'analyse, elle est ensuite devenue objet d'étude. Les fonctionnaires coloniaux [...] ont souvent envisagé la comparaison de manière stratégique* » (CE, p. 275).

La condition de possibilité, mais aussi parfois l'effet, de ces « *politiques de la comparaison* » résidaient dans ce que Stoler et Cooper appellent les « *interconnexions impériales* » – dont témoignent, exemple parmi tant d'autres, les grands congrès coloniaux (RC, p. 78-80). L'univers colonial fut le lieu de constantes circulations, bien au-delà du seul axe métropole-colonie : circulation des fonctionnaires et des élites (colonisatrices et colonisées), « *circulation des savoirs au travers des frontières impériales* » (CE, p. 263), « *circulation des modèles de gouvernement d'un type de territoire impérial à un autre* » (RC, p. 66).

Ces politiques de comparaison ne sont pas seulement un fait passé, c'est aussi, avec de tout autres objectifs bien sûr, une tâche présente ; une tâche scientifique donc, mais aussi et indissociablement une tâche politique, comme le prouve Stoler elle-même dans son effort pour, selon les termes de Fassin, « *inclure dans son analyse l'exemple, long-temps occulté, de la colonisation israélienne des territoires occupés* » (CE, p. 16). Mais penser et œuvrer

à la comparaison, nous enseigne-t-elle, exige de couper le cordon ombilical qui rattache l'historiographie coloniale à la nation (RC, p. 73) : il s'agit de défaire les cadres épistémologiques nationaux dans lesquels restent trop souvent confinées les études coloniales.

#### NOTES

1. Voir Pascal Blanchard, « À propos de A. L. Stoler & F. Cooper, *Repenser le colonialisme* », *Contretemps web*.
2. *Haunted by Empire* (2006) ; *Imperial Formations* (2007) ; *Along the Archival Grain* (2010) ; *Imperial Debris* (2013).
3. Ann Laura Stoler, « Dans les plis coloniaux (entretien avec Seloua Luste Boulbina) », *Rue Descartes*, 2013/2, n° 78, p. 84.
4. À ce sujet et dans le domaine francophone, voir Emmanuelle Saada, *Les Enfants de la colonie. Les métis de l'empire français entre sujétion et citoyenneté*, Paris, La Découverte, 2007.
5. Elle s'inspire en particulier de l'article d'Uday Singh Mehta, « Liberal Strategies of Exclusion » (1990), centré sur les *Quelques pensées sur l'éducation* de John Locke et reproduit comme premier chapitre de *Tensions of Empire*. Mehta est également l'auteur de *Liberalism and Empire. A Study in Nineteenth-Century British Liberal Thought*, Chicago et Londres, Chicago University Press, 1999.
6. Ann Laura Stoler, *Race and the Education of Desire. Foucault's History of Sexuality and the Colonial Order of Things*, Durham et Londres, Duke University Press, 1995.
7. Michel Foucault, « *Il faut défendre la société* ». *Cours au Collège de France. 1975-1976*, Paris, Seuil/Gallimard, 1997, p. 228.

#### EXTRAIT / QU'EST-CE QU'UN « EUROPÉEN » ?

L'autorité coloniale reposait sur deux prémisses aussi puissantes que fausses. La première hypothèse postulait que les Européens, dans les colonies, constituaient une entité biologique et sociale séparée et aisément identifiable – une communauté « naturelle » aux caractéristiques partagées : intérêts de classe, attributs raciaux, affinités politiques et culture supérieure. La seconde, liée à la première, affirmait que les frontières entre le colonisateur et le colonisé étaient évidentes et faciles à tracer. Mais aucun de ces postulats ne reflétait la réalité coloniale. À l'exception des colonies comme la Rhodésie et l'Algérie – où les conflits intereuropéens étaient violents et explicites –, les tensions entre bureaucrates et planteurs, colons implantés et nomades, missionnaires et décideurs politiques de métropole, ou petits Blancs et riches entrepreneurs, ont toujours fait des communautés coloniales européennes des ensembles bien plus divisés et politiquement fragiles que ne pouvaient l'affirmer

la plupart de leurs membres. Les divisions internes se nourrissaient de la concurrence entre priorités politiques et économiques comme l'attestent, par exemple, les conflits autour de l'accès aux ressources indigènes, des méthodes à employer pour préserver le pouvoir et les privilèges européens et des critères à retenir pour intégrer l'élite coloniale et permettre sa reproduction.

En anthropologie, ne plus considérer les élites coloniales comme des communautés d'intérêts homogènes a constitué une évolution notable, marquant un changement majeur dans la manière de penser les relations de genre en contexte impérial. Les marqueurs de l'identité européenne et les critères d'appartenance à la communauté ne sont plus apparus comme des attributs figés, mais comme des caractéristiques fluides, perméables et historiquement controversées. Ainsi, la politique coloniale d'exclusion dépendait de la construction de catégories. Le contrôle colonial s'affirmait par l'identification des « Blancs », des

« indigènes », des enfants susceptibles de devenir des citoyens plus que des sujets, et de la légitimité relative des descendance.

Dès lors, les caractéristiques physiques individuelles n'étaient pas des critères suffisants ; il fallait aussi déterminer qui l'on pouvait compter comme « Européen », et par quels moyens. La couleur de la peau était trop ambiguë, les comptes bancaires trop capricieux et la croyance religieuse et l'éducation, bien que fondamentales, n'étaient jamais suffisamment définies. [...] Les dynamiques d'inclusion et d'exclusion appelaient ainsi à une régulation sexuelle, conjugale et domestique de la vie des colons européens et de leurs sujets. vb

Ann Laura Stoler, *La Chair de l'empire. Savoirs intimes et pouvoirs coloniaux*, trad. de S. Roux, Paris, La Découverte, 2013, p. 71-72.